

*HOMMAGE*  
*À Henry de Montherlant*

Henri de Meeûs

**Ma rencontre avec Henry de Montherlant**

J'avais dix-sept ans, en 1960, quand je lus mon premier livre de Montherlant, *Les Bestiaires*. J'étais alors en rhétorique chez les Jésuites du Collège Saint Michel à Bruxelles, qui n'enseignaient pas cet auteur.

Je fus enflammé par ce roman inondé de soleil. Je suivais avec passion les péripéties vécues en Espagne par Alban de Bricoule, le héros, ses rencontres avec des aristocrates espagnols, sa pratique du cheval, ses apprentissages de jeune matador, les émotions des corridas, les couleurs éclatantes du récit, la rencontre avec Soledad, jeune fille ambiguë et cruelle.

Après, ce fut *Le Songe*, un roman de guerre où Alban de Bricoule se confrontait au combat des tranchées, aux blessures et à la mort. Montherlant s'était engagé en 1918 sur le Front et y avait été blessé. Il reçut la Croix de Guerre. Ses souvenirs nourrissaient le livre.

Je me retrouvais par une sorte de miracle dans une fusion spirituelle avec les écrits de cet aristocrate célèbre : romancier, essayiste, poète, et auteur de théâtre.

Je me mis à acheter ses livres les uns après les autres et allai de découverte en découverte. Son style, son humour, la beauté de ses descriptions, m'enchantèrent. Montherlant était devenu mon père en esprit.

Je rédigeai un texte sur sa pièce *Fils de Personne* en 1961 et le lui envoyai. Joie et fierté, je reçus très vite une réponse le 5 octobre 1961, que je reproduis ici :

*Monsieur,*

*J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre étude sur Fils de personne.*

*Votre analyse est profonde. Une sorte de critique telle que la vôtre n'existe plus guère en France.*

*Fils de personne est au répertoire de la Comédie française depuis 1953, mais je me suis toujours opposé à ce que cette pièce fut reprise. Le caractère français d'aujourd'hui ne supporte pas l'expression de l'autorité. Georges paraîtrait intolérable; et l'époque des blousons noirs jugerait que Gillou est délicieux. Vous inventez un peu ce Gillou (le clown qui va pleurer dans sa loge). Je vous signale une phrase de Péguy: « À douze ans, la partie est jouée. » J'ajoute que je suis encore en relation avec celui qui fut le prototype de Gillou, et que, s'il est un brave type, il est quand même, indubitablement, un médiocre.*

*Veillez croire, Monsieur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.*

*Henry de MONTHERLANT.*

Un an plus tard, à l'occasion d'une journée à Paris, je résolus de rencontrer Montherlant. Je connaissais son adresse Quai Voltaire, mais ne voulais pas lui demander un rendez-vous, ni le déranger. Je comptais sur le hasard.

En 1962, j'avais 19 ans et lu presque tous ses livres parus jusqu'alors. Je m'étais posté sur un trottoir du Quai Voltaire où il habitait. J'espérais le voir sortir de son immeuble.

Après trois quarts d'heure d'attente, je l'aperçois venant d'en face de mon poste de guet : il traverse d'un pas rapide, en ligne

oblique, le quai, au milieu de la circulation, et gagne l'entrée cochère de son logis. En courant, je le rattrape au moment où il gravit l'escalier montant à l'entresol où il habitait. Beau dallage de marbre et riches boiseries. Montherlant (67 ans) est un homme racé, vêtu d'un costume de flanelle bleu. Il n'est ni petit ni grand, et sa large carrure est celle d'un ancien athlète (*Les Olympiques*). Ceux qui se sont moqués de son physique (*Buste à pattes*, disait Céline) sont à côté de la plaque!

Je me présente comme un lecteur admiratif de son œuvre et de nationalité belge. Nous parlons debout sur le palier aux murs en pierres de France devant la porte de son appartement. Il sourit de voir mon enthousiasme car je lui pose plusieurs questions concernant son œuvre et les livres annoncés par lui mais non encore publiés. Il répond à tout.

Je n'ai jamais rencontré durant ma vie une personne s'exprimant avec une telle courtoisie. Celle d'un autre temps. J'étais l'adolescent de 19 ans qui avait lu et aimé ses livres et il ne mettait pas fin à notre conversation. Il me prenait au sérieux. Un moment, il m'invita à entrer dans son appartement. Et moi, le dernier des crétins, craignant de le déranger, je déclinai son invitation.

Du temps passa. Je lisais beaucoup et Montherlant restait mon écrivain préféré.

En 1970, j'eus la chance de voir à la Comédie Française sa pièce *Malatesta*, remarquablement jouée. Je lui écrivis pour lui faire part de mon enthousiasme. Il me répondit très vite :

*Paris, le 18 février 1970*

*Monsieur,*

*Ce sentiment d'Apocalypse prochaine est partagé en France par beaucoup de personnes. Mais si Bloy et Huysmans l'avaient déjà, ils l'avaient à une époque où elle se présentait comme moins prochaine qu'aujourd'hui.*

*Vous me parlez d'un entracte pour Malatesta.*

*Il n'est pas coutume de donner en France une pièce qui dure trois heures sans entractes. Le public et les interprètes ne le souhaitent pas.*

*Quant au « désespoir moqueur », j'ai eu, je crois, dans la sérénité, toutes les formes de désespoir, comme j'ai toutes les formes de tout.*

*Veuillez croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments distingués.*

*Henry de MONTHERLANT*

Celle lettre était pour moi très importante car il se livrait davantage : « J'ai toutes les formes de tout ».

La vie continua. Ma profession très remplie me prenait beaucoup de temps ; je lisais d'autres auteurs, notamment Kafka, Jünger, Schopenhauer, Kierkegaard, et un des derniers de mes préférés l'Autrichien Thomas Bernhard.

Le suicide de Montherlant le 21 septembre 1972 me bouleversa. Ce fut pour moi un grand choc et la plus affreuse année de ma vie. J'avais perdu un conseiller, celui qui m'avait tout appris, qui m'avait fait découvrir la beauté de la grande littérature et la vraie sensibilité, celle du cœur, la tendresse, la compassion pour les faibles et pour ceux qui échouent.

Il m'avait montré qu'il fallait chercher la qualité dans l'être humain, et le respecter envers et contre tout.

On peut ricaner, mais je prétends que l'œuvre de Montherlant est celle d'un grand moraliste, comme si une des hautes voix de l'Antiquité romaine s'était adressée à nous, la voix de ces Romains courageux et magnifiques qui n'hésitaient pas à se suicider si la vie ne méritait plus d'être vécue.

Je trouvais qu'il avait du courage de renoncer à vivre parce que les attaques se multipliaient contre lui, ajoutant aux soucis

de santé, à la perte de la vue qui l'obligeait à rester parfois quasi aveugle durant des heures dans son appartement. Il avait horreur des médecins et des cliniques. Il détestait être dépendant, ne voulait pas devenir une charge pour ses héritiers Madame Lauze et le fils de celle-ci Claude Barat (toujours en vie en 2022, à 95 ans). Bref le suicide par cyanure et coup de revolver. Vite fini. Quel type, me disais-je, quelle liberté!

Ce stoïcien affirmait qu'il ne croyait pas en Dieu. Le général de Gaulle le décrivait «longeant indéfiniment le bord de l'océan religieux, que son génie ne quitte pas des yeux, ni de l'âme sans y pénétrer jamais» (lettre à Philippe de Saint Robert). Mais cet athée écrivait des pièces de théâtre où la religion est un des principaux ressorts: *Le Maître de Santiago, Port-Royal, La Ville dont le Prince est un enfant, Le Cardinal d'Espagne*.

Dans ses derniers *Carnets*, je note ceci, qui me semble ne pas être l'attitude d'un athée convaincu:

« On peut se suicider et avoir la foi. » (*Carnets* 1971).

« Cet homme qui se veut chrétien, s'est tiré un coup de revolver parce qu'il n'était plus d'accord avec le monde qu'on nous a façonné. Il a fait un signe de croix sur le revolver, l'a baisé et allez-y. » (*Carnets* 1970).

« Qu'il serait tentant d'aller dans une chapelle sombre derrière le maître-autel, que ne peuplent que deux vieilles femmes et vous, que n'éclairent que vos "péchés", bouquet de cierges brûlant à la gloire du Très-Haut, assister à une messe basse dite par un prêtre qui croit. » (*Carnets* 1970).

Je comprenais Martine Cadieu, l'amie écrivain de Montherlant, qui après son suicide (elle le connaissait depuis 1954) a rédigé cette note<sup>1</sup>: « Son amitié était comme un roc. Même lorsque je le voyais peu, je le sentais toujours là près de moi.

---

1. Voir *Montherlant, l'ami*, p.29 dans le n° 242 de la NRF, numéro spécial Montherlant, de février 1973. Martine Cadieu, née le 9 mars 1924 à Tunis et morte le 20 octobre 2008 à Paris, était une journaliste, chroniqueuse musicale, poétesse, essayiste et romancière française

Un roc où s'appuyer. Le jour de sa mort, lorsque j'ai su, j'ai été soulagée qu'il ne souffre plus et qu'il ait été au bout de son courage, sans accroc. Tout était bien. Puis j'ai vu son visage sur *France-Soir*, les titres énormes, vu ce visage tant regardé, soudain abîmé et perdu. Je me suis assise sur un banc de métro et j'ai pleuré. Depuis il m'arrive très souvent de penser à ce qu'il m'aurait dit. L'ombre du roc est encore là, mais il y a cette crevasse, ce vide qui me laisse plus vulnérable. Je pense que pour beaucoup il a été cette fermeté « chaude », cette présence silencieuse et ce point de clarté. »